156.

Case
FRC
26377

66-727

TROISIEME LETTRE DE L'ABBÉ DE VALMERON A MONSIEUR CLAUDE FAUCHET.

Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas
Omniaque errorum percurrere nomina, possim.
Æneid. lib. 6. vers. 6.

MONSIEUR,

Il semble qu'il ne reste rien à faire après l'esquisse de votre vie. L'homme est assez connu ; l'écrivain n'inspire plus d'intérêt. Votre doctrine, si l'on peut prostituer ce nom à un amas dégoûtant d'idées incohérentes & impies ; votre doctrine s'efface devant le cynisme de vos mœurs & vos complots sanguinaires.

Le public a épuisé sur vos crimes tout ce qu'il avoit d'indignation & de surprise. Vos erreurs en religion, en politique & en morale le trouveront froid & indifférent. Elles ne peuvent être que l'affreuse théorie de votre conduite publique & privée ; & ce que je lui en ai appris, a comblé son opinion. Il est impossible que de nouvelles preuves y ajoutent, ni qu'il vous conçoive jamais plus vil ou plus méchant.

Quelquefois l'ame du scélérat déploie une énergie & des moyens qui étonnent. Elle force d'admirer des talens sublimes jusques dans l'exécution de forfaits qu'on abhorre. La nature, qui se joue de temps en temps dans ces monstrueux phénomenes, ne s'est point démentie en vous formant, Monsieur; elle vous a fondu d'un seul jet : vos qualités morales sont parfaitement assorties à vos facultés intellectuelles ; votre génie est trempé des vices de votre cœur.

Quoique j'aie à lutter, contre les dédains du public, pour n'avoir pas su ménager mieux son avide curiosité ; je vous tiendrai parole, apostat audacieux, sacrilege usurpateur du ministere apostolique, chef de Jacobites armés de poignards & de délations, vous ne

m'avez point intimidé ; traveſti en légiſlateur, vous ne m'impoſerez point ſilence. Si votre ſcandaleuſe députation, ce nouvel outrage à l'honneur françois, a changé les choſes à vos yeux faſcinés, je dois vous le dire, Monſieur, aux miens elles ſont encore dans le même état : au milieu des décorations ſucceſſives qui varient la ſcene, ſous le manteau d'un Empereur, Arlequin eſt toujours Arlequin.

De mon Iſle fortunée, ſejour inacceſſible à l'épilepſie nationale, & aux Décrets empeſtés qui la perpétuent, Claude Fauchet me paroît toujours au même niveau, ſoit que je le voie dans la caverne *de l'Ane d'or*, au Calvados, ou au Manege. Votre taille n'a pas cru d'une coudée, depuis que vous dictez des loix à une multitude abrutie. Mais le monceau de boue où vous a porté ſon délire, fût-il un trône, j'en ſentirois aggrandir mon courage ; les flêches de la vérité atteindroient plus ſûrement & plus vîte un but placé dans un lieu éminent.

Le nerveux Abbé Royou, l'inépuiſable du Roſoy vous attendent, pour buriner d'un ſtyle immortel le journal de vos inepties politiques. Au défaut de leurs talens, j'oſe

m'associer à leur zele. Je vais exhumer de vos ouvrages, descendus en naissant dans le *tombeau* de l'oubli, vos erreurs les plus frappantes. Rapprochées de celles dont vous allez semer votre carriere législative, elles offriront l'effroyable mais fidele image du chaos de votre tête, & de l'anarchie de vos pensées.

La Nation apprendra dans quelles mains elle a remis ses destinées. Si elle n'enchaîne pas encore le maniaque qui ne se plaît qu'à briser & détruire, peut-être à force de ridicule & de mepris, viendrai-je à bout de neutraliser votre inquiétude farouche & vos fougueux emportemens.

Mon but principal est de battre en ruine vos fantastiques hypotheses sur la nécessité & les moyens de régénérer l'Eglise : mais avant de pousser l'attaque jusqu'à cet édifice de boue & de mensonge, qui, en plusieurs endroits, vous est commune avec vos collegues en parjure & en apostasie, j'ai cru devoir déblayer le terrein des décombres dont vous l'avez surchargé. Les erreurs de la Constitution civile du Clergé, vous les avez adoptées de confiance, par l'intérêt du moment ; les autres sont de votre choix, & les enfans

chéris de vos caprices. Il eſt juſte de commencer par elles.

En me circonſcrivant dans l'examen de vos opinions religieuſes, je ne renonce pas abſolument au plaiſir de vous ſuivre dans vos excurſions de publiciſte : votre nouveau caractere m'y invite : c'eſt d'ailleurs une récréation bien permiſe. Rien de plus propre à diſtraire du ſombre de vos ſophiſmes hétérodoxes, que *vos plans ſur la meilleure ordination de la choſe publique*. Que ſais-je ? mon travail ſervira peut-être un jour à vos *freres & amis*. Les matériaux ſeront tous prêts pour une conſtitution, s'il prend fantaiſie à l'hôpital des foux de s'en créer une.

Obligé de vous avoir pour guide dans le païs que je vais parcourir, on ne s'étonnera pas de me voir divaguer à votre ſuite. Preſque toujours je me contenterai de faire remarquer vos écarts, ſans vous ramener aux principes par la route de la diſcuſſion. Il me faudroit pour cela compoſer de longs traités, & j'ai à peine le loiſir de jetter en courant des notes rapides.

Par quel portique entrer dans le dédale de vos erreurs ? Je choiſis (1) l'*Eloge de*

(1) Prononcé le 21 Juillet 1790 à la Halle au Bled.

Franklin. Je veux peu à peu accoutumer mon œil aux ténebres, & aguerrir de loin mon esprit contre les fantômes que j'ai à combattre.

Cet éloge d'un Quacker, vous l'avez prononcé à la Halle, que votre enthousiasme, rival du pouvoir magique des fées, erige tout d'un coup en *rotonde*. Vraiment la halle étoit de droit le Panthéon des Dieux de la Révolution. On devoit leur ériger des autels dans le lieu où ils ont fait leurs plus grands miracles. Quoiqu'il en soit, ce rapprochement de la halle, de l'Abbé Fauchet, & d'un Quaker, forme un contraste très-plaisant, qu'on remarqueroit dans tout autre temps, & avec tout autre que vous.

Franklin étoit protestant, quaker, philosophe, *instituteur* (pag. 30.) *d'une République, & compositeur d'une Constitution.* Quel champ vaste pour votre éloquence civique! aussi y va-t-elle glaner à pleines mains.

Toutes les sectes qu'un amour effréné de l'indépendance a séparées de l'Eglise Romaine, ne pouvant point, d'après leurs propres principes, rallier les esprits à une croyance commune, ni les soumettre à un enseignement uniforme, sont convenues au

milieu des disputes les plus vives & de leurs haines implacables, de trafiquer d'une mutuelle condescendance, & de s'accorder réciproquement des moyens égaux de salut. La fierté de l'esprit humain devoit, ce semble, être satisfaite d'une liberté si étendue : mais la philosophie vint. Jalouse d'un empire exclusif, elle rompit ces derniers fils qui attachoient encore, quoique d'un nœud si commode, à l'ombre du christianisme. C'eût été trop entreprendre, que de renfermer du premier coup toutes les espérances de l'homme dans le cercle fugitif de cette vie ; elle aima mieux élargir la porte de la vie future. Flattant à la fois & le vœu sacré de la nature, qui repousse le néant & toutes les passions coupables que la crainte de l'avenir inquiete, cette maîtresse superbe ouvrit le ciel à toutes les croyances, à toutes les superstitions, & vendit comme au rabais les récompenses éternelles.

Rousseau étaya le tolérantisme de tout le poids de sa réputation. Il dit, il répéta avec ce ton qu'il avoit su prendre sur son siecle : » Un fils (1) n'a jamais tort de suivre la

(1) Lett. page 86.

» religion de ſon pere. » Un (1) homme » de bien, dans quelque religion qu'il vive » de bonne foi, peut être ſauvé. » Il (2) » faut chaſſer de la ſociété, comme ſon plus » cruel ennemi, quiconque oſe dire, hors » de l'Egliſe point de ſalut. «

Pour lui, en ſage qui étoit né pour ſe frayer des routes nouvelles, il foule aux pieds les révélations. Elles (3) dégradent toutes l'Être ſuprême. Il n'écoute que ſa raiſon pour en concevoir les plus grandes idées, & s'étonne qu'il faille à l'homme une autre religion que la religion naturelle.

Les leçons du Maître, vous les répétez, Monſieur, mais en leur donnant cette enluminure de ſtyle qui n'eſt qu'à vous. Il eſt plus aiſé de dogmatiſer comme Jean-Jacques, que d'écrire comme lui.

» Les hommes (4) ne peuvent être freres, » ni par conſéquent ſociables, quand les uns » reprouvent les autres pour leurs opinions » natives. Il eſt des préjugés invincibles. » Les effets de l'éducation, les croyances

(1) Emile, l. 4. p. 147.
(2) Contrat Social, chap. 8.
(3) Emile, l. 4.
(4) Eloge de Franklin, p. 8.

» qui enveloppent l'ame dans l'enfance &
» la jeuneſſe, les tableaux religieux qui em-
» pliſſent les imaginations de terreurs augu-
» ſtes, les habitudes d'adoration, la ſanction
» de l'amour donné à des dogmes révérés,
» peuvent retenir inévitablement le plus
» droit des hommes dans une religion pa-
» ternelle mêlée d'erreurs. «

Voilà, Monſieur, tous les cultes du monde pleinement juſtifiés. En effet, il n'en eſt pas un ſeul ſans habitudes d'adoration; pas un ſeul qui n'empliſſe les imaginations de terreurs auguſtes, pas un ſeul qui ne s'autoriſe de l'exemple de ſes peres. Je me trompe, Monſieur, & c'eſt une ſingularité à laquelle on ne s'attendoit pas de votre part. Le culte qui vous fait vivre, & qui vous donne un ſi beau rôle, ſe trouve exclus par cette condition même. Il n'eſt un titre d'hérédité que pour les enfans à la mamelle. Il eſt donc abſolument poſſible que les Chrétiens conſtitutionnels n'y ſoient point inévitablement retenus, & qu'ainſi il leur ſoit imputable. Rouſſeau flattoit les Calviniſtes, en parlant de religion paternelle : mais vous qui gagnez tant à ce que la France ait changé la religion de ſes peres, comment avez-vous

laiſſé échapper cette parole imprudente ? Je ne vous vois d'excuſe que dans l'impoſſibilité où vous êtiez en Juillet, d'arranger vos principes ſur le Décret du 27 Novembre.

D'ailleurs vous ne les laiſſez pas ſans reſſources » Le ſage (pag. 9.) qui par la force » de ſes reflexions & l'activité de ſa grande » ame, s'éleve au-deſſus des vulgaires pen» ſées & des ſuperſtitions populaires, ne » fait que flotter dans l'immenſité des » conceptions éternelles, & redeſcend aux » élémens de ſa foi primitive. « Ce qui ſignifie, ſi pourtant cela ſignifie quelque choſe, que le dernier effort de la ſageſſe eſt le déiſme. A ce compte on eſt débarraſſé des entraves *de ces vulgaires penſées* & des *ſuperſtitions populaires*. Il n'en coûte qu'un grain de philoſophie.

Rouſſeau ne s'en doutoit pas, lorſqu'il déclamoit avec tant d'amertume contre le dogme cruel de l'intolérance, & qu'il dévouoit l'Egliſe Romaine à la haine de l'univers. Le tolérantiſme univerſel, dont il ſe montra l'infatigable miſſionnaire, *eſt* (p. 10) *le véritable eſprit de l'évangile*, & la liberté de tous les cultes, *la doctrine* (p. 11.) *vraiment catholique*. En vérité, Monſieur, il

falloit toute votre ſagacité *pour* (p. 13.) *réſoudre ce problême des ſiecles*, & toute votre hardieſſe pour le publier.

Une découverte auſſi neuve, auſſi imprévue, vous jette dans un accès d'enthouſiaſme. Les obſtacles qu'on vous oppoſe, deviennent dans vos mains des armes dont vous accablez vos adverſaires. Nous autres catholiques, nous nous croyons bien retranchés derriere cette vieille maxime, hors l'Egliſe point de ſalut. Voilà que vous nous en chaſſez ſans pitié. La doctrine antique ſe *fond aux feux divins de la liberté.* » Hors la catholicité » point de ſalut. Cette maxime eſt vraie, » dites-vous (p. 10.) ; mais ceux qui en » déduiſent l'horrible réprobation de tous » ceux qui ont des cultes divers, & l'affreuſe » intolérance du genre humain, ſont des » fanatiques & des impoſteurs. « Eh! de grace, Monſieur, qu'en faut-il donc déduire? Pour quiconque entend le françois, ces deux propoſitions, hors l'Egliſe point de ſalut, &, tous ceux qui profeſſent d'autres cultes que celui de l'Egliſe ſeront damnés, ne préſentent à l'eſprit qu'une ſeule & même vérité. Depuis quand eſt-on fanatique pour connoître ſa langue, & n'attacher aux mots

que des idées reçues ? Vous convenez que cette maxime eſt vraie dans ſon expreſſion la plus ſimple ; apprenez-nous donc comment elle devient fauſſe pour être plus développée. Les vérités dépendent-elles donc, dans votre eſprit, de la différence des termes ?

Pour racheter une bevue ſi groſſiere, on s'attendoit que vous alliez démontrer à l'Egliſe Catholique, qu'elle enſeigne depuis 18 ſiecles une vérite qu'elle n'entend pas, & foudroyer ſon intolérance par les nouvelles lumieres que vous jettez ſur l'Evangile. Point du tout ; vous vous bornez, autant qu'il eſt permis au bon ſens de ſaiſir le vôtre, à travers une forêt de mots giganteſques & de phraſes obſcures, vous vous bornez à équivoquer avec les Proteſtans (p. 10) ſur le don de la foi, qui n'eſt pas libre, puiſqu'il eſt un don. Vous eſſayez de décliner, avec Calvin, l'autorité des jugemens canoniques, d'enlever même à l'Egliſe la puiſſance légiſlative qu'elle tient de ſon divin Fondateur, & de réſerver le diſcernement final des conſciences au Légiſlateur *unique* (1), *au*

(1) S. Jacques.

Juge qui ait droit de condamner & d'absoudre. Armé de ces misérables arguties, cent fois lancées par les hérétiques, & cent fois mises en poudre, vous nous déclarez hautement, *d'après les principes de la foi*, » Que ceux qui observent (p. 10.) exacte» ment la loi naturelle, c'est-à-dire, tous les » hommes vertueux, appartiennent à la » véritable Eglise, & ont Jesus-Christ pour » instituteur & pour maître; que les sages » de tous les païs du monde (p. 11.), qui » ont honoré leur vie par de constantes & » utiles vertus, sont les amis de Dieu, & » les enfans adoptifs de l'Eglise universelle. «

Je vous cite devant ces principes immuables que vous dénaturez. Le mystere de la vocation d'un peuple à la connoissance de l'Evangile, de préférence à un autre peuple, n'est pas de mon sujet. Je ne dois rappeller ici que les vérités dont j'ai besoin pour établir celles que vous attaquez.

Il en est deux qui marchent de front, & qui sont inconteſtables. L'une, que Dieu (1) veut sauver tous les hommes. La seconde, qu'il n'y a point d'autre nom (2) sous le

(1) 1. ad Tim. 2. v. 4.

(2) Act. 4. v. 12.

ciel, par l'invocation duquel ils puiſſent être ſauvés.

En combinant la volonté ſincere & affectueuſe de Dieu pour le ſalut du genre humain, avec les obſtacles divers qui ſemblent en anéantir les effets, l'Egliſe enſeigne, 1.° que nul ne ſera damné, uniquement pour avoir ignoré le nom adorable du Rédempteur. Dégagée de tout péché mortel, cette ignorance ſeule n'eſt point un obſtacle au ſalut. L'infidele qu'on ſuppoſe obſervateur religieux de la loi naturelle, & n'ayant jamais abuſé de ſa liberté d'une maniere grave, cet infidele, les Docteurs catholiques nous aſſurent que Dieu lui ménagera les moyens de recueillir les fruits de tant de louables efforts, dût-il interrompre, par un miracle, le cours de la nature (1) Mais remarquez que dans ce cas, preſque métaphyſique, l'obſervation ſcrupuleuſe de la loi naturelle, ne rend pas réellement l'homme ami de Dieu : elle le diſpoſe ſimplement à le devenir. Elle eſt le chemin qui conduit à la connoiſſance de la vérité, mais elle n'eſt pas la vérité même : c'eſt

(1). D. Thomas & alii.

bien

bien l'accompliſſement exact de cette loi que Dieu récompenſe : mais c'eſt la révélation du nom de ſon fils (1), qui eſt cette récompenſe magnifique. Si l'obſervateur de la loi naturelle arrive au ſalut, c'eſt donc toujours par ce médiateur *unique entre Dieu & les hommes* : c'eſt par l'Egliſe, dont il eſt le chef.

2.° L'Egliſe embraſſe dans ſa charité immenſe les ſchiſmatiques & les hérétiques, plongés dans une ignorance invincible. Leur bonne foi, la diſpoſition où ils ſont d'entrer dans la véritable Egliſe, s'ils la connoiſſoient, ſuppléent à ſes yeux tout ce qu'il y a d'imparfait dans leur croyance.

Tels ſont, Monſieur, les principes que la foi catholique avoue. J'ai beau y chercher quelque choſe qui reſſemble à ceux que vous lui imputez, je ne le trouve pas.

Votre premiere erreur eſt d'établir comme un principe général, ce que nous oſons à peine mettre au rang des choſes poſſibles.

A la maniere dont vous vous exprimez,

(1) *Multi apud gentes pertinuerunt ad civitatem Dei, quibus divinitùs revelatus eſt Jeſus Chriſtus.* De Civit. Dei, lib. 18. c. 47.

ne croiroit-on pas que c'eſt la choſe du monde la plus facile que d'obſerver fidelement la loi naturelle, & que ceux qui le font, ſont fort nombreux ? Je vous le répéte d'après les Docteurs catholiques, Monſieur; il n'y a rien de plus difficile ni de plus rare. Accordons néanmoins ce que vous deſirez; vous manquez encore votre but; car la ſuppoſition des Théologiens ne regarde que des malheureux enfoncés dans des contrées inconnues, où ne pénétra jamais la Religion Chrétienne. Et certes ce n'eſt point de ſemblables gens dont vous plaidez la cauſe. Que le Lapon tranſi vegete dans ſa cabane enfumée; que les Africains Nomades errent à l'aventure dans leurs ſables brûlans, peu vous importe, leur ſort ne vous touche gueres; vous nous avez mis dans votre ſécret. *Tous ceux* (pag. 10.) *qui obſervent la loi naturelle, c'eſt-à-dire, tous les hommes vertueux, c'eſt-à-dire, tous les ſages de tous les pays du monde, qui ont honoré leur vie par de conſtantes & utiles vertus.* On ſait ce que ſignifient les mots Vertu, Religion naturelle, dans la langue philoſophique. L'homme vertueux, le ſage, eſt un raiſonneur hardi, qui blaſphême ce qu'il ne com-

prend pas, qui croit tout connoître, parce qu'il doute de tout ; qui pese l'œuvre de Dieu dans la balance de son orgueil, & mesure ses vastes desseins au compas étroit de sa raison. On le dit vertueux, parce qu'il n'est pas encore un scélérat. On le nomme Observateur de la loi naturelle, parce qu'il a abjuré toutes les religions. Il est impossible de se méprendre sur le vrai sens de votre pensée. Vous traitez la question du tolérantisme universel à l'occasion de Franklin, & vous annoncez (pag. 10) que vous *la développez selon ses principes.*

C'est donc Franklin, philosophe, déiste, quaker, il n'importe, Franklin environné de lumieres de la révélation, & s'obstinant à y fermer les yeux ; ce sont tous les sages qui lui ressemblent, esprits méditatifs, si l'on veut, physiciens habiles, adroits artisans de révolutions, mais contempteurs impies de Jesus-Christ & de ses mysteres, que par une dérision sacrilege, vous donnez à Dieu pour amis, & à l'Eglise pour enfans dignes de toute sa tendresse. Peut-on pousser plus loin l'insulte & l'imposture ?

Pélage (1) condamné par l'Eglise, Zuin-

(1) Epist. ad Demetriad.

gle (1) réfuté par Luther lui-même, n'admettoit dans le ciel que les ſages du paganiſme morts (2) avant la venue du Meſſie. Plus téméraire que ces héréſiarques, vous placez à côté de Jeſus-Chriſt les malheureux qui l'ont connu & qui l'ont rejetté, & vous les y placez au nom même de Jeſus-Chriſt & de ſon évangile.

Non, Monſieur, perſonne n'aura Dieu pour pere, s'il n'a point l'Egliſe pour mere. Apprenez cette vérité de la bouche de la Vérité Eternelle. (3)

Il n'y (4) a qu'un paſteur & qu'un ſeul troupeau. Je ſuis (5) la voie, la vérité & la vie; perſonne ne vient à mon pere, ſi ce n'eſt par moi. Celui (6) qui croira, aura la vie: celui qui ne croira pas, ſera condamné. Que celui (7) qui n'écoute pas l'Egliſe, ſoit à votre égard comme le payen & le publicain.

---

(1) Conc. milev. can. 5.
(2) Conf. de foi add. à François I.
(3) B. Cyprian. lib. de Unit. Eccleſ.
(4) Joann. 10. 16.
(5) Joann. 14. 6.
(6) Marc. 16. 16.
(7) Matth. 18. 17.

Ouvrez les écrits des Apôtres ; la même vérité s'y préſente à chaque page. Quiconque (1) invoquera le nom du Seigneur, ſera ſauvé. C'eſt par lui ſeul que les hommes peuvent arriver au ſalut. Ils ne (2) trouvent accès auprès (3) du Pere céleſte que par ſon fils. Il eſt (4) le médiateur unique entre lui & le genre humain. Tout (5) ce qui ne ſe fait pas ſelon la foi eſt péché ; ſans (6) la foi, il eſt impoſſible de plaire à Dieu, & d'arriver à l'aſſociation de ſes enfans ; des (7) ſupplices éternels attendent les incrédules.

Etudiez la conduite des Paſteurs depuis Pie VI. juſqu'au premier Pape Saint Pierre, qui (8) maudit Simon le magicien, & confond ſes preſtiges. Voyez S. Paul qui (9) excommunie l'inceſtueux de Corinthe ; qui (10)

---

(1) Act. 2. 21.
(2) Act. 4. 12.
(3) Eph. 2. 18.
(4) I. ad Tim. 2. 5.
(5) Heb. 8. 6... 9. 15. 12. 24.
(6) Rom. 14. 23. Heb. 11. 6.
(7) Apoc. 21. 8.
(8) Act. 8. 21.
(9) I. ad Cor. 5. 5.
(10) I. ad Tim. 1. 20.

livre à Satan Hymenée, Alexandre & (1) Philete. Avec quelle (2) sollicitude il veille, & il ordonne à ses Disciples de veiller au dépôt de la foi ! N'est-ce pas pour (3) réfuter Elionet Cérinthe, que S. Jean écrit son évangile & ses épîtres. Les Apôtres (4) ont-ils d'autre but, que de garantir la saine doctrine des atteintes *des novateurs adulteres qui séduisent par des paroles artificieuses, & trafiquent des ames, pour satisfaire leur avarice.* (2. Petr. 2. 3.)

L'histoire de l'Eglise, qu'est-elle autre chose que l'histoire des entreprises de l'hérésie sur la foi, & des triomphes de la foi sur l'hérésie ? Les décisions des Conciles, qu'un long commentaire de cette vérité fondamentale, qu'il n'y a point de salut à espérer hors l'Eglise? Appellez cela *affreuse intolérance* ; nommez-nous *fanatiques & imposteurs* ; le disciple n'est pas plus que le maître : nous ferons

(1) II. ad Tim. 2. 17.

(2) I. ad Tim. 6. 14. 20. II. ad Tim. 1. 13. 14. Ad Titum, 2. 1.

(3) B. Hyeron. S. Epiphan.

(4) S. Joan. 2. 18. II. S. Joan. 7. Jud. 1. 4. 17. 18. Jac. 1. 21. II. Pet. 2. & alibi passim.

gloire de partager ces outrages avec Jesus-Christ & toute l'Eglise.

Vous entendez-vous, Monsieur, lorsque vous donnez *au Philosophe par excellence du protestantisme*, la perfection de la charité évangélique, en avouant qu'il n'avoit point la perfection *de la croyance*. (p. 7 & 11.)

Suivant l'Ecriture, la charité (1) est de Dieu; elle est (2) le fruit de l'esprit; elle naît (3) d'un cœur pur, d'une bonne conscience & d'une foi sincere. La charité (4) consiste à garder les commandemens de Dieu. Or le premier (5) de tous, celui d'où découlent les autres, est l'amour de Dieu, selon l'ordre de son évangile. On n'aime (6) pas Dieu (7) quand on méprise sa parole. Si celui (8) qui hait les hommes, hait aussi Dieu; celui qui hait Dieu ne peut pas aimer les hommes. L'accompliſſement du précepte

(1) I. Joan. 4. 7.
(2) Gal. 5. 22.
(3). I. ad Tim. 1. 5.
(4) I. Joan. 5. 3.
(5) Matth. 23. 37.
(6) Marc. 12. 30.
(7) Ev. S. Joan. 14. 15.
(8) I. S. Joan. 4. 20.

dépend de ce double amour : la charité parfaite s'en compoſe. Vous choquez donc les notions élémentaires, en ſuppoſant un amour parfait du genre humain, où n'eſt pas celui de Dieu. La foi (1) eſt le principe néceſſaire de toutes les vertus chrétiennes. Celles qui ne croiſſent point ſur cette plante ſacrée, peuvent bien, comme les herbes ſtériles, qui trompent l'œil du laboureur, en préſenter les apparences ; mais elles ſont réellement vuides, & ne portent point le fruit de la perfection évangélique. (2)

---

(1) Concil. Trid. ſeſſ. 6. cap. 8.

(2) *Radicata eſt cupiditas : ſpecies poteſt eſſe bonorum factorum, verè opera bona eſſe non poſſunt.* S. Aug.

Noli attendere quod floret foris, ſed quæ radix eſt interna. S. Aug.

Saint Auguſtin attribue aux vertus morales des Romains leurs conquêtes étonnantes & leur grandeur temporelle, ſeul prix dont Dieu paie des vertus qui ne l'ont pas pour principe. *Laudantur ubi non ſunt*, dit ce ſaint Docteur, *cruciantur ubi ſunt.*

Omnis infidelium vita peccatum eſt (latiori ſenſu) *& nihil eſt bonum ſine ſummo bono. Ubi enim deeſt agnitio æternæ & incommutabilis veritatis falſæ virtus eſt etiam in optimis moribus.*

S. Proſp. in ſentent. excerptis ex. S. Aug. ſent. 106.

Doué d'une charité si étrange, Francklin excelloit encore dans les paraboles religieuses. Vous en citez (p. 2.) une où Dieu réprimande Abraham d'avoir réfusé l'hospitalité à un Idolâtre. » Que ce trait est con-» forme aux divines Écritures, vous écriez-» vous avec transport! On y sent (*ibid.*) » l'inspiration qui les dictoit. On est tenté » de le chercher dans la Genese, & l'on » aime à croire qu'on doit l'y trouver. «

Quoi! Franklin écrit sous l'inspiration divine! Un Quaker corriger les écritures! Perfectionner l'ouvrage défectueux de l'Esprit Saint des conceptions téméraires de la philosophie! Ce trait parti du génie d'un sectaire, a échappé à celui qui dicta la Genese! On le regrete: on en sent le besoin: *on l'y cherche, & l'on aime à croire qu'il doit s'y trouver.* Je le demande; est-il possible d'entasser plus d'impiétés! Mais elles entroient nécessairement dans le plan de votre éloge. Vous ne pouviez justifier que par elles les titres insolens *de Docteurs des Nations*, (p. 8. 36.) *de Prophete de la fraternité du genre humain*, *de Patriarche universel*, dont vous couronnez votre héros.

Après Francklin, Philosophe, paroît

Francklin, Légiſlateur, Francklin, *grand Électricien des Nations*. (p. 18.) S'il eſt vrai que ce ſoit de Philadelphie qu'eſt partie l'étincelle qui a donné à la France une ſi terrible commotion; on ne peut pas trouver mauvais que je m'occupe un inſtant de l'inventeur de cette étonnante expérience. Je le prends au ſortir de l'Imprimerie. Le Roi d'Angleterre le nomme Directeur-Général des Poſtes de l'Amérique Septentrionale. » Il profite » (p. 21.) de cet emploi lucratif, pour ſe » tranſporter dans tous les Cantons des Co- » lonies. Sa place lui en donne la facilité, » ſans que la Cour en puiſſe prendre om- » brage. Que penſe t-on qu'il y va faire? » reconnoître les diſpoſitions générales, les » ménager avec adreſſe, augmenter l'hor- » reur du deſpotiſme, & précipiter les eſprits » vers la conquête des droits de l'homme » & du Citoyen. Sur les routes avec les » voyageurs, le ſoir dans les hôtelleries, par- » tout il jette les fondemens de la Patrie. » Cet ami de la paix, tenoit tout prêts » depuis dix années, les plans de l'armée » inſurgente. Les états des Régimens, la » ſolde & tous les détails militaires, écrits » de ſa main, deux luſtres avant l'inſur-

» rection, atteſtent l'étendue & la prévoyance » de ſes penſées. «

A ces traits, M. de la Fayette, & quelques inviolables d'alors préſens au panégyrique du Légiſlateur Américain, crurent aſſiſter au leur, ſur-tout lorſqu'allant avec intrépidité au devant des objections, vous dites (ſans doute en fixant le Général Pariſien & Meſſieurs Lameth,) » peut-être trouveroit-on peu » généreux de s'enrichir des dons de la Cour, » & d'en ruiner la puiſſance; mais ce (p. 22.) » ſeroit retrécir le ſublime génie d'un ſage, » à la meſure des eſprits vulgaires. «

Oh! (p. 18) *Morale ſociale, dont les charmes étoient inconnus*, avant la révolution, que vous nous révélez de myſteres! Quelle Nation de héros, ce peu de paroles découvre ſubitement à nos yeux! Qui oſeroit, après les avoir méditées, inſulter encore à l'inſcription, long-temps énigmatique, de Sainte Genevieve? Qui oſeroit ſourire de pitié au virtuoſe (1) Cerutti, quand il vous proclame

(1) On ſait que cet Italien, orateur de cafés, qui vend des brochures à tous les partis, a dit à l'Aſſemblée Nationale, au ſujet du Décret de priſe de corps de M. Fauchet, qu'il ne falloit pas que de pareilles vetilles privaſſent l'Aſſemblée d'un grand homme. Tout eſt géant aux yeux d'un nain.

grand homme. Non, Monsieur, personne ne vous disputera une grandeur dont l'ingratitude est la mesure.

Je quitte Francklin & l'Amérique ; mais avant je desirerois savoir si la Constitution des États Unis a changé depuis le mois de Mai 1789. Car alors vous y apperceviez un vice radical dans la latitude extrême de la Religion (1) Nationale : » vous pronostiquiez qu'on en verroit éclore des guerres » intestines, si le protestantisme affectoit sa » ridicule tyrannie ; ou qu'elle tomberoit » dans la corruption & l'anarchie du vice, » si elle se transformoit en insouciance de » tous les Cultes. « Où en suis-je, Monsieur, je n'ai plus de bousole. Lequel croire du grand homme de 1789, écrivant dans son cabinet ; ou du grand orateur de la halle en 1790 ? Ici la Constitution Américaine (2) est le *plus beau modele de liberté qu'on puisse présenter à l'univers. C'est un Code* (p. 30.) *de bonheur & de sagesse, où se trouve combiné*

(1) De la Religion Nationale, par M. Fauchet, Mai 1789, in-8°. p. 183.

(2) Éloge de Francklin, p. 18.

l'intérêt individuel de chaque Patriote, avec la prospérité générale de la Patrie. Là c'est le plus mauvais des gouvernemens, puisque le ressort principal, (1) par son vice essentiel, le menace des plus cruelles maladies qui puissent ronger un Empire, & l'anéantir. Ces petites variantes dans vos jugemens & votre admiration, me paroissent dignes de la curiosité publique. Aussi me permettrai-je de lui en présenter de temps en temps.

Le sacré & le profane, l'antiquité & les temps modernes me prêteroient en vain tout ce qu'ils ont d'imposant en raisonnemens & en faits, vous n'en seriez pas ému. Je ne connois dans le monde qu'une autorité irréfragable pour votre génie ; c'est lui-même. Au lieu d'essayer contre lui des armes douteuses, je mettrai l'Abbé Fauchet aux prises avec Claude Fauchet. Je vous laisserai le soin de concilier ces deux grandes autorités. Je n'ai pas le don des miracles.

L'éloge de Franklin est d'un bout à l'autre l'apologie du déisme. Dans votre religion nationale, vous rendez hommage au catholicisme, comme (p. 15.) comme à la seule

(1) Religion Nationale, p. 183.

vraie, à la ſeule religion parfaite. Vous (180) proſcrivez de l'Etat tout autre culte public. Vous éloignez tout non-catholique des emplois civils & militaires. Il falloit, ſelon vous, que Henri IV. fût catholique pour régner ſur la France. Vous ſoumettez (p. 8.) toutes les doctrines à l'Egliſe : vous lui attribuez la connoiſſance excluſive (p. 78) des cauſes concernant l'adminiſtration des Sacremens, les mariages & les contrats. Vous chaſſez impitoyablement du ſanctuaire les apoſtats de la foi. Qui le croiroit ? Votre zele s'indigne (102.) de ce qu'on n'excommunie pas avec éclat les pécheurs ſcandaleux. Il eſt vrai qu'en rigoriſte national, vous ne mettez dans cette claſſe que les tyrans, les deſpotes & les ariſtocrates.

Et vous auſſi, Monſieur, vous êtes donc intolérant à votre tour : mais votre intolérance eſt plus extraordinaire que votre tolérantiſme. Car en banniſſant tous les cultes étrangers, vous permettez (271) toutes ſortes d'objections contre le culte catholique. Vous ne blâmez point le blaſphême, pourvu qu'il ſe montre dans des *diſcuſſions* (278) *de ſang froid*, *& vous laiſſez à ceux qui doutent de l'exiſtence de Dieu, la liberté de*

proposer leurs doutes au ciel & à la terre. Ce n'est pas tout. Le blasphême, devenu si fameux par la hardiesse de M. Camus qui le proféra, & par l'apostasie des Intrus qui l'ont réalisé, vous avez la gloire, Monsieur, de l'avoir conçu le premier. S'il ne vous a pas valu la célébrité que vous en attendiez, ne vous en prenez qu'à la triste destinée de vos écrits, que l'excès de leurs bisarreries n'a pu tirer de l'obscurité.

Que (1) *les générations présentes & futures entendent & jugent*, M. Fauchet l'avoit dit 18 mois avant le grand Archiviste. *La Nation* (2) *présidée par le Roi, a toute puissance effective, même de changer la Religion Catholique, & d'établir les loix les plus immorales & les plus insensées.* Etiez-vous donc le casuiste de M. Camus & de l'Assemblée? Elle n'a pas usé à demi de sa fatale puissance. J'observe cependant que M. Camus n'avoit pas été si loin que son docteur; il ne parla point *des loix insensées & immorales.* Content de frapper le tronc, il savoit bien que les branches tomberoient avec lui.

---

(1) Éloge de Francklin, p. 31.

(2) Religion Nationale, p. 97.

Louis XVI. ne le soupçonne sûrement pas. Réduit à faire exécuter les loix de l'Assemblée Nationale, » Il a (1) la plus » noble puissance dont on puisse avoir » l'idée . . . c'est celle que la divinité même » exerce dans le ciel. *Tous veulent dans les » cieux, & Dieu régit seul.* Il est le centre » de toutes les volontés, & l'unique dispen- » sateur de l'ordre. « On peut vous appliquer ce qu'un Ancien (2) a dit des Philosophes : qu'on ne sauroit imaginer rien de si extravagant, que quelqu'un d'eux ne l'ait dit auparavant. Fervent zélateur des droits de l'homme, vous connoissez la constitution des cieux ; il n'y a pas jusqu'au droit public des diables dans lequel vous ne soyez très-versé. Cette science est absolument neuve ; elle avoit échappé à Grotius & à Puffendorf ; elle datera de vous.

» Le diable (3) est de droit divin le Roi » des enfers. « Savez-vous, dans vos vrais principes, d'où lui vient cette puissance ? » De la volonté unanime des réprouvés. Ils

(1) Troisieme Discours sur la Liberté, p. 18.

(2) Ciceron. 4. Tuscul. 70.

(3) Religion Nationale, p. 54.

» s'associent

» s'aſſocient aux volontés des êtres exécra-
» bles qui partagent leur ſort, & tous enſem-
» ble il veulent le plus pervers pour leur
» ſouverain. Ils choiſiſſent le plus brillant
» en intelligence, le plus énergique en vo-
» lonté. Voilà la royauté des enfers. « Puiſ-
que vous avez de ſi bonnes relations de ce
païs-là, Monſieur, au moins devriez-vous
nous dire quelque choſe de poſitif ſur les
formes d'élection & les qualités requiſes pour
être éligible. Vous nous apprenez bien qu'il
y a *l'enfer* (p. 50.) *des méchans & l'enfer des
foibles*; que les premiers ſont les *conquérans
des* (p. 52.) *enfers*; que *les foibles & les
lâches en ſont le peuple vaincu.* Un mot ſur
la chartre infernale & les Clubs diaboliques
n'eût pas été de trop. Peut-être ſuis-je indiſ-
cret dans mes reproches. Vous n'épanchez
ces grandes lumieres que dans le ſein de vos
freres & amis. Quoiqu'il en ſoit, ſi par une
ſuite des tourmens auxquels il eſt condamné,
ſatan lit vos ouvrages, il ne doit pas être
tranquille : car vous annoncez que *ſi* (p. 54.)
*les volontés infernales changeoient, elles de-
ſtitueroient le diable, & l'ordination du
bonheur s'établiroit de droit divin dans les
enfers.* Que vous êtes un courtiſan adroit,

Monſieur ! vous craignez que l'idée de la mort ne conſterne les héros ſi actifs de la révolution, par le repos éternel auquel elle ſemble condamner tous les humains. Vous leur ouvrez, par-delà les bornes de la vie, la plus flatteuſe perſpective. Si en ébranlant les trônes de la terre, ils ſe trouvent écraſés ſous leurs débris, vous leur en réſervez encore un qu'ils pourront renverſer dans l'autre monde. Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous rangez vos écrits parmi vos plus importans ſervices. Il n'y en a pas un ſeul, depuis les feuilles mortes de Carra, juſqu'aux narcotiques de Briſſot, où le civiſme ait enfanté une idée auſſi neuve & auſſi conſolante pour nos Légiſlateurs.

Après des viſions auſſi folles, de quoi s'étonnera-t-on ? Il ne vous reſtoit plus qu'à mettre le ciel & l'enfer en parallele, en calculer les inconvéniens & les avantages, & prononcer hardiment en faveur de l'éternel ſéjour de la diſcorde & de la rage. C'étoit une extravagance renforcée de tout ce que l'impiété peut rever de plus audacieux. Elle devoit donc naître dans votre cerveau, & ſe propager par votre bouche. » Dans » le ciel, avez-vous dit, il faut trembler

» sous un maître, & adorer. Dans l'enfer, » on jouit de la liberté dans toute sa pléni- » tude; il n'y a ni despote ni esclave (1); » tous sont freres & égaux. « Epouvantable blasphême, digne des diables de Milton, & qui, s'il n'étoit pas un blasphême, seroit la satyre la plus sanglante qu'on pût faire de la Constitution, puisque c'est dire qu'elle est calquée sur celle des enfers. Quoique je doive être familiarisé avec votre génie, j'ai besoin de me rassurer moi-même de temps en temps, & de me dire : Oui, rien n'est plus vrai : tant d'absurdités ont germé dans la même tête.

Il en est temps : assez d'horreurs nous y ont préparés. Descendons enfin au cirque. La Pythonisse qui y *philippise*, va nous révéler des mysteres bien autrement exécrables.

» Jesus-Christ (2) n'est qu'un grand pro- » phete, un initié, un mage, comme les

(1) Discours non imprimé, prononcé par M. Fauchet, pendant son séjour en Normandie. La citation est très-exacte, quant au sens.

(2) Lettre à M. de la Harpe. Mercure de France. 1790. n°. 52,

» Gymnosophistes, Zoroastre, Moyse &
» Brama.»

Si je demande ce qu'est le Verbe de Dieu, puisque Jesus-Christ ne l'est pas; la Bouche de Fer me répond (1), » Que le Verbe de » Dieu est la parole qui a tout fait, c'est-à-» dire, la voix de la vérité : cette parole si » pure, si franche, que les anciens Sages » appelloient à-la-fois la lumiere, la vie, » la création, la voix du peuple, la voix de » Dieu, souvent la divinité même. Souffle » céleste, qui a donné une ame à tout ce » qui respire. La voix, (2) le verbe, le *logos* » est éternel comme l'ame de l'homme, qui » est une partie de l'ame de la nature. Qu'est-» ce donc que l'évangile ? C'est la vraie » doctrine apportée par un grand prophete : » mais il est honteux de croire que cette do-» ctrine soit la religion chrétienne, & cette » suite de dogmes recueillis dans les quatre » histoires auxquelles on a donné le nom » d'évangile.

» Le grand jour des destinées annoncé » par les anciens sages, est la bonne nou-

(1) Prospectus de la Bouche de Fer.
(2) Lettre à M. de la *H*arpe.

» velle (*evangelion*) jusqu'ici inconnue aux » despotes & aux esclaves. Il luit sur nous. » Notre liberté est le salut du monde, qui » commence par le Peuple franc. La seconde » création s'opere. « (Eloge de Franklin.)

» La lumiere est encore cachée dans les » ténebres, & les ténebres ne l'ont pas com- » prise. Avant tout, il faut que la parole » soit entendue. « Prêtons une oreille at- tentive.

» Le monde (*ibid.*) est un grand animal, » qui vit & se meut au moyen d'une ame » universelle, qui le meut dans toutes ses » parties. Cette ame est Dieu, la Nature, » tout ce que vous voudrez. Tous les êtres » isolés, dont les corps sont une partie de » ce grand tout, *Pan* le Dieu des anciens, » sont aussi également remplis d'une portion » de cette ame *universelle*. Notre ame est une » émanation de la grande ame. L'homme » est libre; puisqu'il est une fraction de l'es- » sence divine, & que *la réunion des hommes* » *est Dieu*. L'ame de l'homme, jointe par la » volonté à toutes les autres ames, *sera Dieu*. » Par cette réunion, l'homme devient tout- » puissant. «

L'univers debout sur la terre salue la

Nature par un cantique en vers plus que ſybillins. C'eſt le ſymbole de l'athéiſme. En voici les principaux articles. (1)

Penſoient-ils ces tyrans que leur colere immonde
Eteindroit dans le ſang des bienfaiteurs du monde,
Cet éternel eſprit, ce feu toujours vainqueur
Qui fait vivre la pierre, & qui lui donne un cœur;
Qui parle dans les vents & la foudre qui gronde ?
Plus pur que l'argent-vif il deſcend au tombeau.
Ainſi de l'univers diſparoît le flambeau.
Quand la tombe a caché ſa mortelle dépouille,
Peux-tu penſer qu'un ver la dévore & la ſouille ?
Dormir c'eſt toujours vivre : exiſtence immortelle !
Quand le pere du jour par ſes rayons l'appelle,
Il laiſſe d'un vieux tronc les débris diſperſés,
Et tous les élémens à l'inſtant ſont forcés
De recueillir ſon moi dans une peau nouvelle.
Il a ſon œil pour voir, l'oreille pour ouir ;
Un mouvement vital, perpétuel, unique,
Circule dans ſon ſang pour aimer, pour jouir,
Pour enrichir ſes nerfs d'une force électrique,
Et s'aviver des feux de la chaleur publique,
Pour créer — Le ſens-tu qui partage ſes feux,
Toujours l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux ?
Sûr de ſe retrouver au cœur de la nature,
Mourir n'eſt rien pour lui, c'eſt changer de figure.
As-tu le ſentiment de ton éternité ?
C'eſt avoir fait un pas immenſe en ta carriere :

(1) Proſpectus de la Bouche de Fer.

Tu peux alors créer, conquérir la lumiere.
Deviens Dieu, l'Eternel t'a fait à ſon image.
N'as-tu pas dans ton cœur un miroir éternel,
Où ton eſprit peut voir le code fraternel.
C'eſt du marbre, dis-tu, que rien ne fertiliſe,
Change la pierre en homme, & bâtis ton égliſe.
Une langue de feu : celle des Nations,
Que la nature emploie aux révélations,
Peut arrêter les pas d'une tourbe inſenſée,
Et ſous un front de marbre enfermer la penſée.
Aſcenſion céleſte ! on monte, on s'angéliſe,
L'eſprit diviniſé ſe conçoit, s'éterniſe ;
Il monte vers les cieux, par les cieux aimanté.
L'homme eſt Dieu : connois-toi : Dieu c'eſt la vérité.

Je n'aurai pas la peine de caractériſer ces infamies ; vous en convenez ſans détour. » C'eſt un ſyſtême (1) de déiſme & de ma- » térialiſme, ſi l'on veut, ou plutot, il tient » des deux natures. « Oui, Monſieur, & ce que vous devriez ajouter : » C'eſt la plus » monſtrueuſe hypotheſe qui ſe puiſſe ima- » giner, la plus abſurde, & la plus diamé- » tralement oppoſée aux notions les plus » évidentes de notre eſprit. On diroit que la » providence ait puni d'une façon particu- » liere l'audace de cet Auteur (*Spinoſa*), en

(1) Lettre à M. de la Harpe.

» l'aveuglant de telle ſorte, que pour ſe » défaire des difficultés qui peuvent faire de » la peine à un philoſophe, il ſe ſoit jetté » dans des embarras infiniment plus inextri- » cables, & ſi ſenſibles, que jamais un eſprit » droit ne ſera capable de les méconnoître. « Monſieur, vous n'appellerez point de cet arrêt; il part d'un juge compétent, du patron des incrédules, de Bayle. (1)

Qu'en réfléchiſſant ſur la chaîne de crimes ſécrets & de forfaits publics qui compoſent votre vie, vous faſſiez de votre exiſtence ſacrilege un argument contre la Providence éternelle : que le ſpectacle de la piété & de la vertu, en proie depuis trois ans aux vexations & aux outrages, ſoient à vos yeux une démonſtration de la fatalité irréſiſtible qui entraîne les choſes de ce monde : que la patience du ciel, qui ſemble dormir ſur de ſi énormes attentats, devienne pour vous la matiere de blaſphêmes contre le ciel : je reconnois le délire inſenſé de l'impie de tous les ſiecles, que la colere de Dieu ennivre de ſes proſpérités.

Mais que de toutes les fables de la phi-

(1) Dictionnaire, art. SPINOSA.

ſophie, vous choiſiſſiez celle qui porte avec ſoi (1) le caractere le plus frappant d'abſurdité; que vous embraſſiez le ſpinoſiſme, avec le projet inconcevable de le faire adopter au peuple, & de l'ériger en religion nationale, c'eſt l'acte de démence le plus complet, dont l'eſprit humain puiſſe offrir l'exemple; puiſque c'eſt ſuppoſer à toute une nation la même dépravation morale, & le même déréglement d'idées qu'à vous.

Quel homme en effet ne ſe ſoulevera pas à l'aſpect de cet aſſemblage informe de tant de parties hétérogenes, de tant de contradictions & d'incompatibilités, dont vous bâtiſſez le montre que vous appellez Dieu. Un & multiple, agiſſant & paſſif, ſujet de million de modalités excluſives, il allie toutes les perfections & tous les défauts, tous les vices & toutes les vertus. Il poſſede toutes les connoiſſances, & eſt plongé dans une ignorance profonde. Il unit le mouvement & l'inertie, l'étendue & la penſée, l'amour & la haine. C'eſt Dieu qui ſe tue, & qui combat contre lui-même dans les guerres; c'eſt Dieu qui ſe diviſe par les factions; c'eſt lui qui s'inſulte

(1) Voir le Proſpectus de la Bouche de Fer.

par les impies, qui s'adore par les fideles, qui se prie, qui se refuse, &c. car c'est tout cela qu'il faut croire; c'est cette horrible chimere, que vous substituez à l'idée si sublime & si naturelle d'un Être, unique, simple, créateur, infini, sans étendue matérielle, immuable & indivisible, arbitre suprême de nos destinées, dispensateur équitable des châtimens & des récompenses. A sa place, il faut croire que le caillou que je foule aux pieds, est Dieu; que la terre que je remue, que le grain que j'y seme, que l'arbre qui me donne des fruits, que le reptile que j'écrase, que le nuage qui vole sur ma tête, en un mot, que tout ce que je vois d'animé ou d'insensible, est Dieu. Il faut croire que vous, Claude Fauchet, vous êtes, ainsi que le léopard & l'ours de Sibérie, une fraction de l'essence divine; que votre ame, écoulement de l'ame universelle, se réunira un jour à ce vaste océan, pour compléter cette épouvantable divinité. L'ame d'un Fauchet paîtrie du limon de l'enfer, imbibée de tous ses poisons, se confondroit avec l'ame d'un Pie VI, d'un Louis XVI, d'une Elisabeth! qui peut soutenir cette pensée?

Vous nous parlez, Monsieur, d'ame uni-

verſelle, de portions d'ame, de fractions d'eſſence divine. Au moins dites-nous ce que tout cela veut dire. Apprenez-moi comment ſe diviſe une ame : c'eſt, à vous entendre, la choſe la plus ſimple ; (1) *puiſque la lumiere ſe diviſe, quoiqu'elle ne ſoit point de la matiere.* Si je vous objecte que la lumiere eſt ſenſible, & conſéquemment matérielle, vous tranchez la diſpute, en m'*aſſurant* (2) *qu'on ne voit pas la lumiere, & que le feu ne brûle pas.*

En vérité, Monſieur, je ne me ſens point de force à lutter contre cet Achille. Je craindrois de m'attirer les qualifications que de ſemblables nouveautés vous méritent, ſi je m'obſtinois plus long-temps à chercher des notions claires & des idées juſtes dans le renverſement du ſens commun. Il y auroit de la folie à s'étonner qu'il n'y ait ni ordre, ni ſuite, ni enchaînement dans le rêve d'un fou. Tout y eſt néceſſairement confuſion, équivoque, contradiction palpable, inconſéquence & abſurdités.

Allez donc, *illuſtre adepte* de la ſociété

(1) Lettre à M. de la Harpe.
(2) Ibid.

des invisibles, glorieux enfant de la cabale, chere espérance de tous les illuminés; vous dont l'œil lit à livre ouvert dans les indéchiffrables mysteres de la nature, grand paladin de la confédération universelle: allez fonder sur des bases éternelles la république des Freres Rose-croix.

Que le génie de Lycophron vous inspire des vers plus mystiques & plus savamment ridicules que votre prose. Annoncez aux *hommes* (1) *francs* & aux *refléchisseurs*, que rien *ne peut résister au directoire du cercle social.* Ouvrez la barriere *au soleil de la raison*; faites *jaillir sur vingt-quatre millions d'hommes la lumiere de l'orient national*, après les avoir régénérés par *le grade constitutionnel*; & que *les ténebres comprennent que tout est consommé.*

La démonstration est complète, Monsieur; le fanatisme de l'impiété a versé sur votre raison toutes les folies, tous les délires dont l'esprit humain puisse être agité. Après vous avoir poussé du déisme le plus effronté dans les abymes du spinosisme, le voilà qui vous persuade que vous avez renversé Dieu

(1) Bouche de Fer.

de son trône, & que c'est vous qui êtes Dieu. Vous chantez vous-même votre apothéose. Je me connoissois à peine, que je me sentis né pour bonheur du genre humain. J'AI AUSSI UNE VOIX ÉTERNELLE, UNE PUISSANCE CRÉATRICE. Je dis au soleil, ÉCLAIRE, le monde sera ÉCLAIRÉ.

Excès inoui de phrénésie, fait pour exciter la pitié autant que l'indignation! plus d'un fourbe avant vous, Monsieur, s'est fait Dieu pour tromper les hommes. Simon le magicien, Montant, Manès, Eon (1) de l'Etoile, Janchelin, & tant d'autres, en sont la preuve : vous seul avez entrepris de greffer la divinité sur l'athéisme, & de vous créer Dieu, en niant qu'il y en ait un dans l'univers. Etre athée & se déifier; c'est une

(1) Pauvre insensé du douzieme siecle, qui par une allusion ridicule à son nom, s'applique ces mots du Symbole, *per eum qui venturus est*. Ce juge des vivans & des morts, portoit ordinairement un bâton fourchu. Quand il tenoit les pointes élevées, il disoit que Dieu le pere avoit les deux tiers de l'univers, & que s'il les tournoit contre terre, c'étoit lui qui les avoit. Telle étoit sa manie : mais il ne commandoit ni au soleil ni à la lune.

démence qui n'a ni nom, ni exemple dans l'hiſtoire des maladies de l'eſprit humain. J'ignore ſi les Clubs vous reconnoiſſent pour leur Dieu à de ſemblables travers ; ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt qu'ils ne ſont pas d'un homme.

Ce tiſſu d'illuſions fantaſtiques & d'impiétés révoltantes, eſt important pour ceux qui veulent vous connoître à fond. Il renferme votre doctrine intérieure, ſans laquelle votre doctrine oſtenſible, n'eſt qu'une logomachie inintelligible. C'eſt là qu'on doit chercher le ſens de ces expreſſions vagues & douteuſes, ſemées avec profuſion dans vos écrits. La théologie du Procureur-Général du cercle ſocial, eſt la clef de la théologie de l'Évêque du Calvados. Elles s'expliquent, ſe commentent l'une par l'autre. L'Apôtre aux trois couleurs, ſeroit une énigme inexplicable, ſans le Dieu de la Bouche de Fer.

En effet, je défie que l'on devine pourquoi vous redites ſans ceſſe que vos paroles ſont immortelles. Je défie qu'on ſache ce que vous entendez par *la ſcience* (1) *de la voix*

(1) Diſc. Fed. p. 4.

qui exprime la liberté pure & la véritable souveraineté de l'homme. Voix *savante, voix toute-puissante* qui va récréer la *nature*, & *que vous*, Monsieur, *vous possedez, que vous répandez énergiquement, victorieusement.* Pour un adepte, ce n'est qu'un jeu. Cela veut dire que vous avez une *puissance créatrice, une voix éternelle* qui dit *au soleil, éclaire.* Que vous êtes charitable ? Sans vous, Monsieur, où en serions-nous ? Ce pauvre monde n'y verroit goutte; nous marcherions à tâtons. Tout seroit pêle-mêle, & notre sublime Constitution, semblable à Panurge dans son isle, ne brilleroit que par ses lanternes. Grace à votre voix, le soleil s'éleve tous les matins & nous éclaire. Après un miracle si authentique, quel incrédule oseroit rire de votre divinité ? (1).

---

(1) Cette apothéose de l'Évêque Claude, met le dernier trait de ressemblance entre lui & Claude l'Empereur. Il fut Dieu aussi, à force de folies; à la vérité, ce fut après sa mort & par un Senatus Consulte. Notre Claude (*) a pour lui *sa conscience & sa voix*, il ne lui en faut pas d'avantage. Seneque s'est égayé à écrire l'histoire de la déification du

(*) *Petition.*

Quand vous nommez Jesus-Christ *verbe de Dieu, universelle pensée, parole éternelle, d'où chacun reçoit la mesure de son génie;* quand vous le nommez *Dieu populaire, chef*

Claude (*) de Rome. J'en vais donner l'extrait, en attendant que je fasse celle du Claude du Calvados. A son arrivée au Ciel, Claude est reçu par Hercule, que Jupiter avoit nommé examinateur du Candidat. Hercule reconnoît bientôt son homme. Il fait son rapport, & demande à la cour céleste, quelle espece de Dieu on fera de Claude. Un Dieu d'epicure? Il ne se soucie de personne; & personne ne se soucie de lui. Un Dieu stoïcien? Il semble assez propre à cela, il n'a ni cœur, ni tête. *Modò dic nobis qualem Deum istum fieri velis: Epicureus Deus? De nemine curam habet & nullus de ipso. Stoïcus? Est aliquid in eo Stoici dei: jam video: nec cor, nec caput habet.* Jupiter va aux voix. Janus opine que les Dieux ne doivent point s'associer de pareils faquins. Cependant Hercule cabale: Jupiter tente l'épreuve. Claude alloit passer; mais Auguste représente que cet imbécille a fait verser beaucoup de sang illustre. A l'instant Mercure, par ordre de Jupiter, emmène Claude aux Enfers, où Eaque, pour le punir de sa folie sanguinaire, le condamne à jouer aux dez dans un cornet percé. Le nom de Claude n'est-il pas heureux?

(*) *Apolokintosis.*

instaurateur,

inſtaurateur, *Dieu de l'humanité*. Quand vous dites qu'il *n'eſt que la divinité concitoyenne du genre-humain*, il faut recourir à *la lumiere des inviſibles* pour fixer les faux jours de ces expreſſions inſolites & ambiguës. Alors on découvre toutes les héréſies des ennemis de la divinité de Jeſus-Chriſt, depuis Cérinthe juſqu'à Socin, colorées de quelques idées platoniciennes.

Vous craignez tant qu'on prenne Jeſus pour un Dieu, qu'en parlant de ſes prodiges, vous affectez de les attribuer à *ſon* (1) *pouvoir dans la nature*. Le lui donner *ſur* elle, c'étoit l'en reconnoître maître ; & la Bouche de Fer le réduit au-rôle d'initié & d'hiérophante. Il connut les ſécrets de la nature, il les déploya, mais il n'interrompit jamais ſes loix : il étoit ſon interprête & non ſon ſouverain : *les* (p. 14.) *démons qu'il chaſſe*, ne ſont que *les eſprits de menſonge & de fanatiſme*.

Que veut-on de plus ? Vous transformez le Fils de Dieu en chef de révolte ; vous le préſentez aux rebelles de Paris comme

(1) Diſcours ſur l'accord de la Religion & de la Liberté. p. 11. & 14.

un séditieux, qui souleve le peuple contre l'autorité, & insulte aux puissances. Vous le nommez *victime* (1) *de la liberté de la parole & du zele du bien public*, vous criez qu'il *a été* (2) *crucifié par l'aristocratie*. L'évangile de son amour, vous en faites un évangile de haine & de dissentions. Le feu qu'il est venu apporter sur la terre, est le feu d'une discorde universelle. Jesus-Christ avoit (3) conçu le projet d'une révolution ; il succomba sous cette grande entreprise : mais il prévit qu'un jour vous deviez naître pour l'achever. Il a beau parler aux Juifs (4) *des droits de l'homme* & de *la liberté sacrée*, il n'en est point entendu ; il meurt sous les coups du despotisme. A l'époque de la liberté, votre voix toute-puissante remplit la terre. » Tous » les (5) peuples, d'une volonté concor- » dante, vont renverser les trônes, & anéan- » tir tous les despotes. « J'entends le tocsin du régicide. » L'heure de la liberté

(1) I. Discours sur la liberté, p. 8.
(2) Ibid. p. 8.
(3) Accord de la Religion & la Liberté. p. 14.
(4) Pag. 16... 17.
(5) Disc. Fed. 4.

» ſonne, dites-vous avec fureur ; (1) le mi-
» lieu des temps eſt arrivé ; LES TYRANS
» SONT MURS. «

Que tardes-tu ? Va toi-même les dévorer.

Comment parlez-vous de Dieu ? Ne dites-vous pas (2) qu'il eſt l'ordre, qu'il eſt la patrie, qu'il eſt l'humanité ? Ailleurs (3) vous aſſurez que les droits de Dieu & des hommes ſont les mêmes. Par-tout vous parlez de (4) *l'eſprit public de Dieu, de la volonté du peuple, qui eſt la volonté de Dieu, de la toute-puiſſance de Dieu, qui eſt avec un grand peuple* ; toutes locutions étranges, qui n'ont un ſens que dans la technologie ſpinoſiſte.

Comment ne ſeroit-on pas indigné de cette maxime, que la voix populaire eſt la voix de Dieu ? Quelle longue ſuite de crimes, d'erreurs, d'attentats, de ſuperſtitions, d'injuſtices criantes, de tyrannies intolérables exercées immédiatement par le peuple, ou appuyées de ſa voix ? Comment nommer

(1) Accord de la Religion & de Liberté, p. 30.
(2) II. Diſcours, p. 21.
(3) Religion Nationale.
(4) Lettre Paſtorale.

l'ordre de Dieu, ce qui se passe sous nos yeux ? Est-ce par la volonté de Dieu que le peuple François plus stupidement superstitieux que les enfans de Sparte, rit sous les fouets déchirans, dont ses dieux le font battre sur l'autel de la liberté ? Est-ce la voix de Dieu que celle de ce peuple insensé qui chante son bonheur quand ses bourreaux le menent en laisse à une ruine inévitable, par tous les défilés de l'imposture, du crime & de la misere ? Mais dans vos axiomes de spinosisme, l'homme est une portion de la divinité ; la réunion des hommes est Dieu, la nature, l'univers. Tout est Dieu ; Dieu est tout ; c'est-à-dire qu'il n'y en a pas. Malheureux ! Quand vous écriviez qu'il y avoit des *Prêtres* (1) *athées*, c'étoit donc vous que vous dénonciez à l'exécration du genre humain. Votre main servoit votre conscience malgré vous-même.

Tel est cependant le monstre que cette *voix de Dieu* a élevé à l'Épiscopat. Véritable protée d'impiété, on l'a vu en prendre successivement toutes les formes. On la vu regarder avec une insouciance philoso-

(1) Religion Nationale, p. 174.

phique toutes les religions, confondre le chriſtianiſme avec les cultes les plus abſurdes, & placer la religion naturelle au premier rang, nier la divinité du verbe, ſes miracles, l'exiſtence des démons, ravaler la majeſté divine aux ſerviles fonctions de notre pouvoir exécutif, mettre en balance le ciel & l'enfer, & par une rage anticipée, maudire le ſéjour d'une éternelle béatitude.

Enfin athée, il ranime les cendres du ſpinoſiſme, s'efforce d'en recompoſer le phantôme, & d'éteindre l'idée de Dieu, au milieu de la nature, en le confondant avec elle. (1) Les ſemences gangrenées de cette doctrine abſurde & déſolante, il les répand artificieuſement dans ſes diſcours & dans ſes écrits, pour ſapper juſques dans le fond des ames les eſpérances de la vertu, & les conſolations de la piété perſécutée.

Vous voilà au naturel, Monſieur, vos propres paroles vous accuſent. Voilà quelle eſt votre croyance ferme & raiſonnée.

---

(1) Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, & orbem appellare Deum, ne quis Deus, imperet orbi, tanquam eſſet domus ipſa domum qui condidit, auſus.

» Voilà (1) comme vous êtes ſévérement » religieux.» Voilà (2) comme vous prouvez » que le Clergé, dans la France libre, eſt » l'élite des hommes les plus vertueux.. «

Une République (3) idolâtre chaſſa de ſon territoire un ſophiſte, pour avoir mis l'exiſtence de la divinité en problême. Vous, Monſieur, vous la niez hautement au milieu d'une Nation qui ſe dit chrétienne ; & cette cette Nation vous a nommé Evêque & Légiſlateur. Ce ſeul trait peint l'eſprit de notre liberté & de ſes héros.

Tout eſt prodige chez vous, Monſieur, le Légiſlateur ne dépare point l'Evêque. On en va juger.

Au mois de Juin 1789, vous offrez » le » plan (4) du meilleur gouvernement, où la » liberté ſe concilie avec la ſageſſe, où le » bonheur naît de la vertu ; où l'humanité » entiere jouit des droits (5) de la nature & » de la ſociété. « Cet éloge eſt complet ;

---

(1) Premiere Lettre, p. 12.
(2) Éloge de l'Abbé de Lépée, p. 6.
(3) *Denat. Deor. lib. I. n. 6.*
(4) De la Relig. Nation. in-12 de 300 p. 1789.
(5) Pag. 287.

malheureuſement c'eſt le vôtre, & vous le faites.

Dans ce chef-d'œuvre, vous appellez immuable (p. 12.) l'ancienne conſtitution du Royaume. Vous reconnoiſſez la Religion catholique pour la premiere loi & la plus inviolable de l'Etat : la ſeule (p. 8.), depuis l'exiſtence de la Monarchie, qui n'ait jamais varié dans la ſanction publique. Vous reconnoiſſez encore (pag. 185.) que le lien de la Religion catholique n'ayant pu être briſé dans le royaume, le trône eſt reſté debout, & l'unité morale s'eſt conſervée chez le François.

Dans la bouche d'un Légiſlateur qui a juré le maintien d'une conſtitution qui détruit la religion catholique & le trône, de pareilles vérités ſont des épigrammes ſanglantes.

D'après votre confeſſion, la France avoit donc une conſtitution avant le code de brigandage de l'Aſſemblée Nationale. Cette conſtitution antique étoit *immuable*. Le catholiciſme en faiſoit l'eſſence & la force ; c'étoit lui que chaque génération avoit reſpecté en elle. Il avoit affermi le trône contre les ſecouſſes des factions, & garanti le peuple des diviſions inteſtines.

Certes, Monsieur, cette recommandation est assez belle ; elle justifie pleinement les regrets amers que le renversement d'une constitution aussi sage laisse dans le cœur des vrais François.

Je ne vous reprocherai pas la mobilité de vos jugemens : j'ai trop de joie à vous rencontrer dans un moment lucide. Il duroit encore, lorsque vous tâchiez de dissiper les allarmes des personnes pieuses, à l'ouverture des Etats-généraux. » Vous craignez, disiez-» vous, (p. 185.) que vos Représentans » soient des impies qui établissent en loi » l'indifférence des cultes. Bonnes gens, c'est » impossible. S'ils osoient le proposer, la » négative seroit unanime. Croyez qu'on a » député aux Etats des hommes qui ont le » sens commun. «

Ces bonnes gens y voyoient de loin. L'indifférence des cultes est la base de notre régénération. Vous l'avez proclamée (1) bien formellement dans la tribune. Ainsi vos augustes devanciers, vos augustes collegues, vous, Monsieur, vous êtes *des impies qui n'avez pas le sens commun.* Ce

(1) Le 26 Octobre.

blaſphême national, j'en conviens, mérite au moins les priſons d'Orléans : mais ce ſont vos affaires, Monſieur, vous êtes ma caution.

Vous êtes encore raiſonnable ſur les biens d'Egliſe. » Les propriétés de l'Egliſe, « (ſelon l'Abbé Fauchet du mois de Juin 1789, car avec une tête comme la vôtre, il faut noter les mois & les jours,) » Les propriétés de l'Egliſe ſont auſſi ſacrées qu'aucune » autre. Il n'en eſt point de poſſédées à » titres meilleurs, & avec une plus longue » preſcription. La Nation ne peut donc, » ſans expoſer la ſociété à un bouleverſement » funeſte, donner à ſes repréſentans le droit » de ravir ces propriétés. « Il eſt fort heureux pour la Nation, que vos Ouvrages ne ſoient qu'entre les mains des beurrieres : de quel poids ne ſeroit pas votre opinion dans l'eſprit des patriotes ! Les ventes des biens d'Egliſe ſeroient bientôt arrêtées, & la caiſſe de l'extraordinaire en pâtiroit.

» Jamais, pourſuivez-vous, une Nation » (p. 133.) juſte & généreuſe n'ira ravir les » propriétés, le pain aux Eccléſiaſtiques, » ni bouleverſer des milliers d'exiſtences. » Ceux qui manifeſtent de pareilles craintes, » ſont des hommes injurieux à la Patrie & de

» bien misérables Citoyens. « Ceux qui les ont réalisées ; quels hommes sont-ils, je vous prie ?

Cette Nation si juste, si généreuse a dilapidé tous les biens de l'Eglise. Vases sacrés, ornemens, cloches, propriétés foncieres, elle n'a rien épargné. Pour mettre le comble à une si étrange justice, vous lui conseillez, non pas de persécuter les Prêtres Catholiques, (vous êtes trop humain,) mais de les faire périr de misere, en supprimant leurs (1) mesquines pensions. *Les laisser respirer, est à vos yeux l'excès de la tolérance.*

En vérité, Monsieur le Dieu, *avec votre puissance créatrice & votre voix éternelle, qui dit au soleil éclaire*, vous n'êtes pas heureux en prophéties. Vous nous prédisiez qu'il étoit impossible de changer la religion, & la religion est changée : que la Nation juste ne toucheroit pas du bout du doigt aux trésors du sanctuaire, & elle a tout envahi : comment vous croire, quand vous (2) annoncez que notre liberté est immortelle, &

(1) Le 26 Octobre.

(2) Dis. Fed. p. 2.

que les Patriotes ne ſeront jamais vaincus. Vos pronoſtics (1) ont trop mal réuſſi, pour qu'on s'y fie. Mahomet étoit Arabe, Impoſteur, Adultere, Brigand, Pontife & Légiſlateur comme vous, Monſieur, mais il étoit plus adroit prophete. (2)

O ! qu'il eſt plaiſant de voir votre civiſme épris de cette gothique diſtinction des ordres, & trouver (p. 158.) juſte & convenable que l'ordre du (p. 166.) Clergé conſerve le premier rang dans les Aſſemblées Nationales & Provinciales.

Vous anéantiſſez la Nobleſſe, pour la récréer à votre fantaiſie. Les Ducs & Pairs des Provinces (p. 162.) ſont élus au ſcrutin, ainſi que les Comtes & Marquis de Diſtricts, les Vicomtes, Barons & Capitouls des Paroiſſes. Cette *Nobleſſe à vie*, confere *l'ordination patriotique*, & eſt le véritable *ſacrement de la magiſtrature civile*. Quelle inſtitution ſublime ! L'ordination, le ſacrement de la Nobleſſe viagere ! On le voit

(1) Troiſieme Diſcours, p. 11.

(2) On ſait qu'il prédit qu'il eſcamoteroit la Lune. Il marqua l'heure préciſe ; une éclipſe fit les frais du miracle annoncé.

bien, Monsieur, à quelque prix que ce fût, il falloit que vous fussiez Dieu.

Je ne vous suis pas dans les détails de votre réfonte universelle. Ils sont immenses. Rien ne vous est étranger. Loi (p. 225.) agraire, spectacles, (p. 253.) grands & petits lieux de prostitution, femmes (p. 249.) entretenues, femmes civilement séparées, n'importe le motif, vous avez pour elles une prédilection & une indulgence particulieres.

Vous établissez (p. 214.) des atteliers de basse-justice, & des maisons *de renfermerie* pour tous les genres de crimes. Il est remarquable que vous y ayez préparé des *baraques* & des chaînes pour les Prêtres impies & scandaleux, pour ceux qui outragent le Roi, & ce que je ne lis point sans louer votre sage prévoyance, pour les *Présidens & Membres d'Assemblée Nationale qui seront calomniateurs & voleurs.* (p. 206.)

A travers tant d'importantes réformes, vos yeux d'aigle ne laissent pas échapper les Universités & les Séminaires. En place de cette *science* (p. 154.) *abrutissante* qu'on nomme théologie, vous ordonnez qu'on enseigne aux jeunes Ecclésiastiques *les* (155) *Loix de la Magistrature, les Loix du Com-*

merce, *les Loix Militaires*, *les Loix des différentes profeſſions civiles*. Vous en voulez faire des avocats, des marchands, des ſpadaſſins, des ouvriers; les ſoldats nous prêcheront la morale, & les cordonniers donneront des leçons de dogmatique. Dès 1789 preſſentiez vous déja le Clergé conſtitutionnel?

Je me laſſe. Vos contradictions ſont ſi palpables, qu'on a peine à en croire ſes yeux.

Ici vous dites au peuple : Deſtituez vos Rois. La religion autoriſe toutes les ſages (55. 71.) réſiſtances aux envahiſſemens de la tyrannie.

Deux lignes plus bas (56.) La religion n'autoriſe jamais la révolte.

Vous déclamez, & on ſait avec quelle rage, contre le deſpotiſme & les deſpotes, & vous établiſſez, » qu'il ſuit (p. 66.) » de vos principes, qu'il n'exiſte point » de pouvoir arbitraire d'un ſeul, ni de » deſpote véritable dans le monde entier. «

Parlez-vous du meilleur des gouvernemens : vous citez (p. 18.) celui de la France ſous Charlemagne. Y ſongez-vous? Charlemagne guerrier, conquérant, c'eſt-à-dire, deſpote. Je ſais qu'il tenoit des dietes fréquentes. Il y promulguoit ſes loix : mais je

fais auſſi quels hommes y ſiegeoient. Liſez les Capitulaires : *Epiſcopis*, *Sacerdotibus*, *& optimatibus conſentientibus*. Il y a loin de là à la ſeconde Légiſlature.

Le meilleur des gouvernemens, celui de Charlemagne ! Je le crois. Mais vous, Républicain fanatique, vous que le nom de Roi met en convulſion, rappellez-vous que Charlemagne ordonna à ſon fils de placer ſa couronne ſur l'autel, & d'aller l'y prendre. Il ne veut la devoir qu'à Dieu & à ſon épée : point à d'autres. La Nation n'avoit pas les hauts bancs aux Champs de Mars de Worms, comme à celui de Paris. De bonne foi, penſez-vous qu'un Thouret eût nonchalamment croiſé les jambes devant Charlemagne ? Qu'un Fauchet eût impunément outragé l'Impératrice, inſulté à la mémoire de Pepin, ou au Dieu de Clovis ? La main qui mit le joug au fier Wihkind, qui tenoit l'Europe ſous l'obéiſſance, eût-elle ſigné les droits de l'homme, & ſanctionné la Conſtitution ? Un ſeul regard, le nom, l'ombre de Charlemagne, auroit foudroyé cette tourbe de reptiles inſolens engendrés de la fange & de la corruption.

Quelle reſſemblance entre la France ſous

le regne de Charlemagne, & la France ſous la verge deſpotique des Ravaillacs ! Ce n'eſt plus qu'un cadavre couvert de plaies, & mutilé. L'Europe, les armes à la main, demande vengeance des attentats commis contre Dieu, l'humanité & les Rois. Un vil ramas de vagabonds, de mandians déguénillés ſont la ſeule barriere qu'elle puiſſe oppoſer à une ligue ſi formidable. Au dedans, les finances ſont épuiſées; tout le numéraire a diſparu; un papier diſcrédité, porte dans ſa circulation rapide l'effroi & la miſere. Un Roi ſans autorité, la confuſion des pouvoirs, les pouvoirs ſans vigueur & ſans harmonie; la tyrannie par-tout, la juſtice nulle part. Telle eſt la France régénérée & libre.

Depuis 1789 on brûle les châteaux, on maſſacre les nobles, on perſécute les Prêtres, quand on ne les égorge pas: & vous, Mr, au milieu d'une populace antropophage, qui, le couteau à la main, cherche d'un œil étincellant de nouvelles victimes, vous criez d'une voix infatigable : *Malheur* (I. Diſc.) *aux riches : point de paix avec l'ariſtocratie. Tous les mauvais riches ſont des ariſtocrates. Malheur aux riches. Voilà* (3. Diſc. p. 22.) *toute la morale de la liberté, toute la morale du bonheur.*

En même temps vous ſerrez dans vos bras, vous couvrez de toute votre tendreſſe, & *de la manſuétude de l'Evangile*, les voleurs, les (203) aſſaſſins, les incendiaires. Vous ne voulez pas qu'on leur ôte la vie ; *ils ſont moins criminels que les tyrans.*

Vous les nommez *vos chers coupables & vos freres.* On s'en apperçoit ; le ſang parle, Monſieur, il vous aveugle ſur les forfaits de votre famille : mais l'Europe eſt là qui vous juge avec elle.

Si je ne m'abuſe, vous êtes inconteſtablement convaincu d'inconſéquences, de contradictions, d'erreurs, d'abſurdités de tous les genres. Celles de votre Théologie conſtitutionnelle en compléteront le recueil. Je m'en occuperai dans la lettre ſuivante.

On me reprochera peut-être l'inutilité de ce travail contre un athée. Mais je vous l'ai promis, & je veux prouver à un Prêtre parjure, qu'un Prêtre non aſſermenté ſait garder la parole qu'il a donnée à ſon ennemi.

Je ſuis, &c. L'ABBÉ DE VALMERON.

Jerſey, premier Novembre 1792.

La quatrieme Lettre dans 15 jours.